THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

61



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Bolour (de)
Du Soldat
de l'armée d'Italie
ou
la fête de la paix
1 comédie
1 vol. in-12.

THEATRE
DE
LA RÉVOLUTION.

LE RETOUR
DU
SOLDAT
DE
L'ARMÉE D'ITALIE,
OU
LA FÊTE DE LA PAIX
AU VILLAGE,

Comédie en un acte, mêlée de Vaudevilles,

PAR J. G. M. LEGAL-LALANDE.

BIBLIOTHÈQUE DE BREST

A QUIMPER,
De l'Imprimerie de P. M. BARAZER.

Brumaire, an VI de la République.

PERSONNAGES.

MARTIN, Maréchal.
SIMON, Cordonnier.
MATHURINE, femme de Simon.
JEANNETTE, fille de Martin.
ALEXIS, fils de Simon et de Mathurine, Soldat de l'armée d'Italie, amant de Jeannette.
ARLEQUIN, Charretier de l'armée.
THOMAS, fils de l'ancien Bailli du canton, autre amant de Jeannette.
LA CITOYENNE MELCOUR, ex-Baronne.
FRANCOEUR, ancien Militaire.
JOSEPH, nègre, au service de la citoyenne Melcour.
UNE VILLAGEOISE.

La Scène est dans un Village.



LE RETOUR DU SOLDAT DE L'ARMÉE D'ITALIE,

OU

LA FÊTE DE LA PAIX AU VILLAGE,

Comédie mêlée de Vaudevilles.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT

Le Théâtre représente la place du Village. D'un côté est la boutique du Cordonnier, de l'autre celle du Maréchal.

On entend dans l'éloignement, aussitôt la toile levée, le bruit de quelques tambours.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIN, *seul.*

V'LA qu'est décidé. J'laissons-là not besoigne et je n'travaillerons pus d'la journée. J'ons entendu les tambours battre pour la Paix. Qu'eu joie ! Je n'nous possédons pas. L'martiau nous est tombé des mains.

Air : *accompagnés de plusieurs autres.*

Lorsq'arrivait dans ce canton
Jadis la fête du Patron,
Point de travail ; c'était l'usage.
L'jour qu'l'on annonce la Paix,
Est-il un ouvrier français
Qui ne quitte aussi son ouvrage ?

Eh ! mais.... Est-c'qu'Simon n'y pense pas.... Il est encor dans sa boutique....

SCÈNE II.

MARTIN, SIMON.

MARTIN, *s'avançant vers la boutique et parlant à Simon.*

Allons, m'n ami, allons. Sors d'là. Jen'souffrirons pas qu'tu travailles un jour com'cetui-ci... Si je n'te connoissions pas, je t'croirions d'moitié avec ceux qui n'voulions pas l'bonheu d'la République. J'savons ben c'qui diront eux : « n'feriont-ils pas mieux d'travailler ces gens » d'métier ? »

Air : *de tous les capucins du monde.*

Mais nargue à qui pourriont s'en plaindre.
Compère, j'venons d'éteindre
Dans ma forge à l'instant le feu ;
Not' gaîté doit seule être active :
Quand mon martiau cesse son jeu,
J'voulons voir ton alène oisive.

SIMON.

Tu l'veux, tope, j'sis à toi. Mais la minagère grond'ra.. Tu m'raccomad'ras si tu peux avec elle, car t'auras ben d'la peine à l'y faire croire à la Paix.

MARTIN.

Al'est si aristocrate ! Pardon, m'n ami. J'ne me sarvirions pas d'ce tarme si j'savions l'nouviau dont ils usont en Ville.... Néanmoins avec l'temps ta femme verra ste Paix ramener l'abondance et fournir du travail à tout l'monde. Pour mon compte, stilà qui n'avait pus qu'un cheval en aura bientôt quatre, et la ferrure ?....

SIMON.

T'as raison. On n'fera pus d'levées d'ces animaux aussi utiles à l'agriculture qu'aux armées.

MARTIN.

Et toi donc, tu seras ben employé.... Sois sûr qu'les cultivateux qui marchiont en sabiots pendant la guerre, s'ront en souliers pendant la Paix ; et pis les défenseux de la Patrie, rendus à leux familles, augmenteront encore l'nombre d'tes pratiques.

SIMON.

Tu m'y fais penser. Ils s'marieront, ils voudront être chaussés.

Air : *ne v'là-t-il pas que j'aime.*

A leu retour ils s'uniront
Aux filles du Village ;
Et double chaussure ils auront
Le jour du mariage

MARTIN.

(*Il rit*)

Ah ! ah ! ah ! ... Mais j'oublions, compère, un'chose qui devrait stapendant faire aimer la paix à ta femme. C'est qu'son fils, qu'est le tien peut-être, reviendra quand ste brave armée d'Italie rentrera.

SIMON.

Oui, si elle desirait, autant qu'moi, d'voir l'retour d'son fils. Mais l'vieux curé li a dit qu'pisqu'il combattait dans c'pays-là..... Tu m'entends ben..... Les femmes s'laissont conduire par.... Tant y a qu'al'n'a quasiment pus l'sentiment d'un'mère..... Mais morguenne la voici, j'allons avoir à qui parler.

SCÈNE III.

MARTIN, MATHURINE, SIMON.

MATHURINE *à Simon.*

J'y trouvons. T'as quitté ton ouvrage comme Martin. Te v'là comme li les bras croisés. Tu suis l'exemple des patriotes. Est-ce la République qui t'nourira? Vas, vas cheu l'boulanger toi-même, tu verras si t'donnera du pain pour rian.....

MARTIN.

Est-ce qu'i l'donniont à queuq'uns à c'prix-là, commère?

MATHURINE.

Pardine toi, compère, tu peux t'reposer, te divertir, t'as assez gagné avec la nation.

MARTIN.

En la servant et j'm'en faisons honneur.

MATHURINE.

J'sommes pas dans le même cas et tu n'avois pas b'soin d'arracher Simon à son travail. Il est assez fainiant d'lui-même.

MARTIN.

Point d'sottises, commère. Y n'est pas tous les jours fête; j'célébrons aujourd'hui celle d'la paix.

SIMON.

Oui, ma femme, l'compère qu'a entendu les tambours est venu m'avartir qu'c'était la paix.

MATHURINE.

Imbécille ! La paix. . . . Ste paix qui n'est pas faite.

MARTIN.

Al'est ben faite, allez. C'est la Municipalité qui l'a fait annoncer. Les autorités n'oseriont pas abuser le peuple. . . Défiais-vous ben, commère, d'ceux qui diriont autrement.

Air : *des trembleurs.*

Gens méchans ou ridicules,
Et pus têtus que des mules,
Formont c'troupiau d'incrédules
Qui n'croyont pas à la paix.

MATHURINE.

Bon à conter à des bêtes !
J'y croyons com'aux conquêtes
J'savons c'qu'ont dit des gazettes
Qui ne nous trompiont jamais.

SIMON.

Qu'tous les jours d'courier.

MARTIN.

Mais, commère, ces gazettes sont celles qui viennent à monseu Thomas, le fils de feu not Bailli, qu'a eu raison d'mourir, la veille d'la suppression des charges.

MATHURINE.

Tout juste, compère, c'sont celles-là.

MARTIN.

Oh ! ben, y n'y a pas d'dans une ligne de vérité. Monseu Thomas m'en a lu, une fois seulement, qu'ques articles; mais, j'lons prié d'la bonne manière de n'y pus revenir Al'ne sont pas faites pour nous.

MATHURINE.

Et moi, compère, j'y avons tout'not confiance. Ceux qui les faisont devinont tous les événemens, et j'savons huit jours d'avance les nouvelles. Votre dix-huit fructidor n'a rien changé, allez.

Air : *mon père était pot.*

Oui dà vot révolution
N'sera qu'une chimère.
Et d'après leur prédiction
J'aurons un roi, compère.
Y sont assurés
Que des émigrés
La rentrée est prochaine.

MARTIN.

J'y croirons vraîment
Si ce changement
Se fait dans la semaine.

SIMON.

Mais si celà n'arrivait qu'en deux mille ans, ma femme?

MARTIN.

N'vas-donc pas li redonner d'l'himeur pisqu'al'est maintenant dans toutes ses joies.

MATHURINE.

I m'semblont voir arriver not bon seigneur, qui aimait tant les pauvres, qui nous regardoit tous comme ses enfans.

SIMON *à part.*

Ou comme ceux d'son père.

MATHURINE.

J'ne le reconnoîtrons peut-être pas; il aura maigri chez les étrangers, car not vieux curé li-même qu'est resté parmi nous et dont j'avons tant de soin est maigre, maigre qu'çà fait piquié. C'est pas manque de nonrriture dà, c'est

l'chagrin. Mais quand on li rendra sa dîme, quand on rendra au seigneur son fief, i reprendront leu liesse et leu santé... Et l'valet de chambre de monseigneur qui n'étoit pas fier, qui v'noit causer cheu nous. Ah ! Compère j'les estimons, j'les respectons ben tous trois.... Com'il étoit bon not seigneur. Quand l'été i revenoit d'la Ville à son châtiau, com'i nous sourioit.... Quand j'le saluions, il nous faisoit un signe d'tête. Et pis not curé, com'i nous donnoit, nous donnoit des conseils..... Si not seigneur n'rentroit pas, si not curé n'étoit pas r'tabli dans sa paroisse, ah ! Ah ! J'en mourrions.....

MARTIN.

Mais, à la fin, commère, tu pards la raison.

Air : *l'heure approche où je vais mourir.*

Sur ton seigneur, sur ton curé
Laisse-nous là ton verbiage.
Si l'un des deux s'est émigré
L'autre est resté sans être sage.
J'partagerions tes regrêts
Si ce n'étoit une folie
De croire aux vertus, aux bienfaits
De qui n'aimiont pas sa patrie.

Parlons plutôt d'ton fils, commère; i l'a défendue li. Quel honnenr pour vous deux ! i va revenir, peut-êt demain, peut-êt, aujourd'hui. Com'ma fille l'voudroit d'retour.... I s'aimiont qnand il est parti. J'les maririons ensemble.

MATHURINE, *avec humeur.*

Mon fils, mon fils.... J'nons pas b'soin d'le revoir, après qu'il a combattu contre.... Suffit. T'as trouvé l'moyen d'me renvoyer d'la conversation. J'voyons que j'te gênons. J'allons rentrer cheu nous, et j'n'en sortirons point du jour.

SIMON.

J'te suivons, Mathurine.

MATHURINE.

Tu n'as qu'à d'meurer avec ton Martin. Vous vous valez ben tous deux.

SCÈNE IV.

MARTIN, SIMON.

SIMON.

J'te l'disions, qu'en lui parlant d'son fils et d'la paix, tu l'aurois fâchée. J'n'aurons pus d'repos, al'jasera com'la pie que j'avons en cage.

Air : *du sérin qui te fait envie.*

J'l'entendrons toujours me dire;
Crois à la paix tu n'es qu'un sot.
Et si j'm'avisons de rire
Elle entre en fureur aussitôt.
En vain je conjurons l'orage
I r'double, j'n'y pouvons mais :
J'aurons la guerre en mon ménage,
Quand tout'la France aura la paix.

MARTIN.

Mais com'al est entêtée avec les gazettes d'ce monsieu Thomas. Com'al s'imagine qu'al disont la vérité, tandis qu'i n'y a pas une d'ste espèce qui n'mentiont com'le faisiont l'véridique. Et pis d'ailleurs s'attendre encore au r'tour des émigrés... Mais qu'est-ce donc qu'ce tapage? C'est une dispute.

Martin et Simon écoutent.

JEANNETTE. (*derrière le Théâtre.*)

Laissez-moi, monsieur Thomas,

THOMAS. (*aussi derrière le Théâtre.*)

Pourquoi me rebuter, mademoiselle.

JEANNETTE.

Je suis citoyenne, et je ne veux pas d'un monsieur comme vous.

SIMON.

Tians, Martin, tu n'as pas reconnu la voix de ta fille, et celle de monseu Thomas.

SCÈNE V.

JEANNETTE, THOMAS, MARTIN *et* SIMON.

JEANNETTE.

Mon père, débarrassez-moi de monsieur Thomas.

MARTIN.

Par la sangué, pourquoi poursuivez-vous ma fille? J'li avons nous-même défendu de vous parlai, monseu, et j'ne voulons pas qu'al ait d'relation avec vous.

THOMAS.

Mais, maître Martin, je veux être votre gendre et je ne pense pas qu'actuellement vous me refusiez; car je suis à la veille.... Écoutez-moi seulement

Air : *ah! que je sens d'impatience.*

Monseigneur revient d'Angleterre
Et rentre en France au premier jour.
J'aurai la charge de mon père
Qu'il m'a promis à son retour.
J'épouse votre fille,
Et quoique assez gentille
Le bien n'est pas pour rien dans mon amour.
J'honorerai votre famille;

Martin, vous serez, songez-y
Beau-père du juge en ce canton-ci.
Et la dot ainsi
Doit me rendre aussi
Riche Dieu merci.

MARTIN *et* SIMON, *ensemble.*

Oui, oui, oui, oui, oui, oui.

JEANNETTE, *saluant trois fois.*

Jeannette,
N'est pas faite,
Pour monsieur le Bailli. (*trois fois.*)

THOMAS.

Pardonnez-moi, mademoiselle, la fortune rapproche les petits des grands.

JEANNETTE.

Je vous remercie de votre honnêteté, monsieur Thomas. Mai, celà eut été plus flatteur dans le temps où l'on avoit la sottise de croire que nous n'étions pas tous égaux.

THOMAS.

Ce temps-là va recommencer, mademoiselle. Les gazettes pour lesquelles je suis abbonné, me l'assurent. Voulez-vous que je vous les lise ? (*il cherche dans ses poches.*)

MARTIN.

Ne vous en avisez pas, morguienne.

THOMAS.

Et vous, Simon ?

SIMON.

J'vous pririons tant seulement, monseu, d'ne pas les lire à not femme. Al li ont tourné l'esprit au point d'nous soutenir qu'la paix n'est pas faite.

THOMAS.

Elle n'est pas faite, non plus. Je vais vous le prouver.

MARTIN.

J'vous en avons déjà avarti. Ne tirais pas vos gazettes.

THOMAS.

Eh ! bien, soit, quoiqu'il m'en coûte. . . . Mais quant à mon mariage avec mademoiselle votre fille.

MARTIN.

J'consentons pour ste fois seulement qu'vous li parliez en not présence. Demandez-li son dernier mot.

THOMAS.

Vous entendez votre père, mademoiselle ; expliquez-vous. Je suis sûr, comme je vous l'ai dit, d'être Bailli de ce canton.

JANNETTE, *finement et avec ironie.*

Je ne doute pas qu'au retour de monseigneur, vous ne deveniez Bailli Et ce seroit trop peu pour vous, vraîment, puisque vous avez, étant simple bourgeois, partagé les opinions des émigrés, vous devez compter sur quelque chose de plus.

Air : *on compterait les diamans.*

Aussitôt qu'ils seront rentrés
Et qu'ils reprendront leur puissance,
A leurs amis les émigrés
Devront plus d'une récompense.
Vous serez du nombre de ceux
Qui pourront, selon leur promesse,
Obtenir même sans ayeux
Des titres d'ancienne noblesse.

MARTIN.

Il est vrai qu'i l'disiont; en ce cas i a pluseurs émigrés qui

donneront pus qu'i n'aviont. Car parmi ceux qui sont partis, j'avons compté biaucoup d'nouviaux nobles.

SIMON.

J'croyons, compère, qu'ils ont assez ben fait pour nous d'quitter, ceux-là. J'n'en avons encor que trop dans l'pays de ste p'tite noblesse de deux jours ou de deux générations. Ce sont, vantiers, les pus méchans et les pus sots. J'en exceptons seulement ceux qui devions ste nouvelle noblesse à leu mérite parsonnel ou à leu courage.

THOMAS.

Je vois, maître Martin, que vous êtes tous trois d'accord pour vous mocquer de moi. Je devois m'y attendre de gens comme vous. Mais j'aurai bientôt raison de cette insulte. Vous serez traduits à l'une de mes audiences.

Air : *de la furstemberg.*

Vous offrez à ma vengeance
Tant de moyens trop faciles cent fois.
Du seigneur en son absence,
Vous avez violé les droits.
En renversant, téméraires,
Les fourches patibulaires,
Les écussons
Et les donjeons.
Des étangs pêchant les poissons;
Les pigeons du colombier,
Tout le gibier,
Cerf, sanglier,
Par vous massacrés sur les terres.
Vous serez pendus,
Ou dépouilles nus,
Marqués,
Fouettés,
Bannis,
Du pays. (*il sort furieux.*)

SCÈNE VI.

MARTIN, SIMON, JEANNETTE.

riant tous trois, à gorge déployée.

Ah! Ah! Ah! Ah! ....

MARTIN.

I s'croit déjà not juge, monseu Thomas; mais je n'aurons rien à craindre d'li heureusement. C'est fini. On n'reverra pus ces anciens juges qui vous jugions d'après leux caprices.

SIMON.

J'le savons ben mieux qu'toi, compère. J'avons pardu un procès de leu temps.

Air :

On les nommoit gens de justice
Et j'nous en souvenons hélas!
Mais tous aviont tant de malice
Qu'c'titre i n'méritions pas.
C'est une grande différence
Depis que l'peuple en fait le choix:
Maintenant on les nomme en France
Avec raison hommes de Lois.

C'est d'après elles qu'aujourd'hui i nous jugiont.

MARTIN.

N'parlons pas d'procès l'jour d'la paix, m'n ami. Allons faire un tour dans le Village. Toute la journée est pour la paix. Tu ne peux pas, d'ailleurs, rentrer cheu toi. Ta femme ne t'ouvriroit pas la porte. Elle est ben fermée et la fenêtre aussi, tiens. A tantôt ma fille.

JEANNETTE.

A bientôt, mon père.

Martin et Simon sortent en se tenant embrassés.

SCÈNE VII.

JEANNETTE *seule.*

Que ce monsieur Thomas est ennuyeux ! Il me tracasse sans-cesse et quoique nous venions de le mettre en colère, il recommencera demain à m'ennuyer encore. Je le voudrois loin du Village. . . . Ou plutôt, je voudrois Alexis arrivé. Il me débarasseroit des importunités de ce monsieur. . . . Simon attend son fils de jour en jour. Je suis encor plus impatiente que lui. Quelqu'accident retiendroit-il en route Alexis ? Ou pourquoi ne revient-il pas avec le même empressement qu'il nous a quitté ?

Air : *le bien aimé ne revient pas.*

Comme Alexis doubloit ses pas
Lorsqu'il voloit à la frontière.
Par amour ne fera-t-il pas
Ce qu'il fit par ardeur guerrière?
Mais qui l'arrête ?
Tout m'inquiête.
L'amour, l'amour
Promettoit un plus prompt retour. *bis.*

Aux dangers court un bon Français
Alexis s'en fit un mérite.
Auprès de Jeannette, à la paix
Que ne revient-il aussi vîte?
Mais qui l'arrête ?
Tout m'inquiête.
L'amour, l'amour
Promettoit un plus prompt retour, *bis.*

Mais voilà un homme en habit militaire. . . . . Si c'étoit lui. . . . (*elle apperçoit Arlequin qui entre sur la scène, elle fuit en jettant un cri.*) Ah !

Scène

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN.

Il a une veste de charretier par dessus son costume, point de batte, un fouet à la main.

(*courant du côté du Théâtre par où Jeannette a fui.*)

Mam'selle, mam'selle. . . . . Elle est déjà bien loin. Elle est légère comme une biche et moi je suis excédé de la route. Elle auroit du aller à petits pas. Je l'aurois suivie je l'aurois attrapé, peut-être. Ce n'est pas ma figure qui l'a effrayée, je ne suis pas laid d'ailleurs, et puis elle n'a pas pris le temps de me voir et je n'ai pas eu celui de la considérer.

Air : *je suis Lindor.*

Elle a grand tort, si sur-tout elle est belle.
Je voudrois, moi, qu'elle m'eut distingué.
Ah! je ne puis, tant je suis fatigué
Courir après pour être vû par elle.

Je pense que les femmes ont ici peur des hommes, je veux dire au premier abord seulement. . . . . Alexis, mon compagnon de voyage, a voulu que je le dévance et je ne connois ici personne, c'est la première fois que j'y viens. Je l'ai laissé à une petite distance du Village. Il ne tardera pas d'arriver. Je vais m'asseoir un peu pour l'attendre. Je passerai quelques jours dans sa famille pour me délasser et je continuerai ma route pour me rendre à Paris. On sera étonné d'y apprendre que j'ai été charretier de l'armée d'Italie; mais cet état vaut bien un autre. Au surplus je ne crains point les reproches, je n'ai point enlevé aux pauvres chevaux la moitié de leurs rations.

Air : *dophné fut sensible et belle.*

Des employès du fourrage
Si j'eusse imité le soin,
J'aurois pour mon avantage,
Selon leur brillant langage,
Dans mes bottes mis du foin.

Mais je n'ai point de bottes, je n'ai que mon pantalon... Je n'aurois pas même eu l'esprit de m'enrichir, eussè-je été des sections pain et viande..... Maintenan que nous avons la paix, il y aura des professions où les honnêtes gens pourront vivre. Dans une République on peut tirer un bon parti de sa probité comme de ses talens. Le char du Gouvernement est bien conduit. Ce n'est pas ainsi qu'alloit celui de la monarchie.

Air : *il était une fillette.*

Le char de la monarchie
Quatorze cents ans roula.
Sottise, orgueil, tyrannie
De dia le menoit à dia
Eh aye, eh hu! Eh! aye, eh! pousse! Eh aye, eh! hu.
V'là l'essieu qui crie.
Au nom d'un seul, on s'en mêla.
Nobles par ci, prélats par là.
Les femmes même et *cetera*.....
Et de travers tant il alla
Ah!
Qu'à la fin l'essieu se brisa.

Et voici pourquoi celà est arrivé. Le cocher principal a abandonné les rènes, il a descendu du siège et n'a pas pu y remonter.

Le char de la République
Sangodémi! sait marcher.
Cependant gare à la clique
Qui veut le faire verser.

Eh ! aye, eh ! hu, eh ! aye, eh ! pousse, eh ! aye, eh ! hu
Allons. . . . , Je m'explique.

Il faut porter les mains aux roues, aider aux mouvemens du char ; mais. . . .

Avec les conducteurs qu'il a
Il roule, roule et roulera
Si quand un des cinq sortira,
Le conducteur qu'on nommera
Ah !
Vaut celui qu'il remplacera.

Les deux derniers nommés sont bons. . . . . Il est des gens qui, malgré le beau chemin où se trouve aujourd'hui le char de la République, voudroient en retarder la marche; il ne faut pas les croire

Air : *on disait que de l'esclavage.*

Quand il descendoit la montagne
On avoit raison d'enrayer ;
Mais on est en pleine campagne
Librement on peut charrier.

Je crois entendre quelqu'un marcher : levons-nous.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, THOMAS.

(*Thomas en entrant laisse appercevoir qu'il veut interroger Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Cet homme a l'air d'un curieux, il paroît avoir envie de m'interroger. Je vais le prévenir, moi, en lui faisant les premières questions. . . Il faut lui parler avec douceur. . . Mon ami. . . . .

THOMAS, *avec humeur.*

Qu'appelez-vous, mon ami ?

ARLEQUIN.

Vous voulez vous facher quand je me sers du mot le plus doux.

THOMAS, *fièrement.*

Sachez que je ne veux que personne m'appelle ainsi.

ARLEQUIN.

Si vous n'êtes l'ami de personne, je ne suis sûrement pas le votre.

THOMAS.

A la bonne heure, mais j'ai le droit de me servir de ce terme-là vis-à-vis de vous.

Air : *daignez m'épargner le reste.*

Pour ne se compromettre pas
Les gens de bonne compagnie,
A ceux dont ils font peu de cas
Le prodiguent par ironie.
Nous suivons l'usage constant
Établi par la bienséance,
D'être fourbes très poliment ;
Et chez nous un mot rarement
Exprime ce que l'on pense.

ARLEQUIN.

C'est-à-dire que vous ne donnez le nom d'ami qu'à ceux que vous croyez vos inférieurs ; mais prenez-y garde.

Air : *à moins que dans ce monastère.*

On a depuis la République
Fait justice des impudens.
A l'orgueil nous faisons la nique,
Et nous n'admettons plus les rangs.
Au moyen de cette dispense,
Les Français étant tous égaux,
Changez d'usage et de propos :
Vous n'avez plus d'amis en France.

THOMAS.

Je ne suis pas l'égal de tout le monde, je ne veux pas être républicain, entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Vous êtes Français cependant ; ainsi.....

Air : *du vaudeville de Figaro.*

Quittez la terre natale,
Hâtez-vous et croyez-moi.
Sa résidence est fatale
Pour qui veut des rangs, un roi.
d'un ton railleur. Redoutez notre morale :
En France on est, c'est la loi,
Républicain

THOMAS, *en chantant avec humeur.*

malgré soi.

Je ne le serai jamais du moins par mes sentimens ; et j'allois rejoindre les émigrés, si des premiers jours ils ne rentroient pas eux-mêmes.

ARLEQUIN.

Et qui vous a appris cette fausse nouvelle ? la République sera bientôt reconnue de toutes les puissances, et BUONAPARTÉ, par ses victoires, nous a procuré la paix avec l'Empereur.

THOMAS.

BUONAPARTÉ a été complettement battu et son armée est presque détruite. J'ai lû des gazettes qui m'ont détrompé sur ses conquêtes prétendues.

Air : *amant frivole et volage.*

Des escarmouches légères
Que pour combats l'on donnoit ;
Quelques succès éphémères
Qu'en prodiges l'on prônoit. . . .
Mais d'innombrables défaites. . .

ARLEQUIN.

Je vous arrête, monsieur. Pourquoi l'Empereur a-t-il demandé la paix ?

Comme vous les Autrichiens
N'ont donc pas lû les gazettes
Qu'on faisoit pour les Clichiens.

THOMAS, *se fachant.*

Mais, en plaisantant, vous me donnez un démenti.

ARLEQUIN.

Moi qui revient de l'armée d'Italie, je sais ce que j'ai vû, je suis assuré de ce que j'avance. C'est vous qui vous trompez et qui voulez tromper les autres.

THOMAS.

Il est singulier que vous me parliez de même, je vous....

ARLEQUIN.

Point de ménaces, je ne vous crains pas. . . .

THOMAS.

Savez-vous à qui vous parlez ?

ARLEQUIN.

A un homme comme moi. Au reste, je ne m'embarasse guère de votre nom. Je vais vous dire le mien. Je me nomme Arlequin, natif de Bergame et naturarisé Français.

THOMAS.

Un bouffon, oser. . . . .

ARLEQUIN.

Vous me croyez sans courage peut-être, mais j'en ai acquis à l'armée. Sous les ordres de BUONAPARTÉ, personne n'en pouvoit manquer, et comme charretier je vais faire usage de mon arme. . . . . Allons. . . . . (*il poursuit Thomas, en faisant mine de le frapper de son fouet.*)

THOMAS.

Ne frappez pas.

ARLEQUIN.

Si fait, si fait.

THOMAS.

Mais vous me ferez mal.

ARLEQUIN.

C'est une petite correction, si toutefois vous n'êtes pas incorrigible.

THOMAS, *fait le tour du Théâtre, poursuivi par Arlequin.*

Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Le voilà parti..

SCÈNE X.

ARLEQUIN, *seul.*

Ce n'est pas le dernier coup de fouet que je donnerai aux aristocrates. Cet insolent qui me traite de bouffon. Je parierois que c'est un jeune homme de la réquisition qui n'a pas quitté ses foyers. Il ne sait pas que les artistes dramatiques ont pris les armes pour la défense de la liberté. Les enfans de Thalie, sur-tout, sont aussi braves que joyeux.

Air : *femmes voulez-vous éprouver.*

En tems de paix par leur gaîté
Et par leur courage à la guerre,
Ils défendent la liberté
Aux amis des arts toujours chère.
Elle est au milieu des hazards
L'objet de leur idolâtrie;
En scène et sous les étendarts
Ils savent servir la Patrie.

Mais pensons à Alexis, il est tems qu'il arrive, il se fait bien attendre. . . . . Je crois que je l'entends chanter. Cachons-nous ici tout auprès. Je le verrai sans qu'il me voye. Je veux lui donner un peu d'inquiétude.

(*Arlequin va se cacher dans une des coulisses.*)

SCÈNE XI.

(*On entend chanter, à la sourdine, derrière le Théâtre, les quatre premiers vers du couplet*).

ALEXIS, *seul.*

Air : *cadet roussel.* ou Air : *dansons la carmagnole.*

DÉJA songent les émigrés, *bis.*
Qu'en France sous trois mois rentrés, *bis.*
A Capet frere sur le trône
En tête ils ont mis la couronne.

Déjà songent les émigrés, *bis.*
Qu'en France sous trois mois rentrés, *bis.*
Sur le trône ils ont mis
Le frère de Louis. . . . .

(*en entrant sur la scène*).

Mais Bonaparté
Aux portes de Vienne
Rend leur morgue vaine,
Mais Bonaparté
Fait triompher la liberté. *bis.*

Mais aux portes de Vienne,
Arrive Bonaparté
Il rend leur morgue vaine
Et. . . Vive la liberté ! *bis.*

Enfin me voilà arrivé. Je vois les lieux de ma naissance. Je ne les aurois jamais quitté sans les dangers de la Patrie. Mais je devois abandonner pour elle tout ce que j'avois de plus cher, un père, une mère et Jeannette. Je vais goûter auprès d'eux les douceurs de la paix, respirer un air pur, éprouver des sentimens plus doux. . . . J'ai traversé le Village sans rencontrer personne. Je ne sais où sont les habitans, on diroit que c'est une solitude.

Air : *jeunes amans cueillez des fleurs.*

Quand j'ai défendu mon pays,
Lorsque les lieux qui m'ont vu naître,
Du joug des rois sont affranchis,
Dois-je craindre d'y reparoître?
Après de glorieux combats,
Je vais retrouver au village
Un repos qui n'existe pas
Pour qui regrette l'esclavage.

Quel tourment pour ceux qui n'aiment pas la liberté, d'avoir vû les triomphes de nos armées; car n'en exceptons pas une, toutes se sont couvertes de gloire. Mais qu'elle jouissance pour les bons Français!... Allons embrasser mon père, courons dans les bras d'une mère et puis dans ceux de Jeannette.... Mais où est donc Arlequin? il faut que je le trouve pour le faire connoître à ma famille..... Je suis sûr qu'il n'est pas loin. Il est espiègle, il se sera caché derrière une de ces maisons, pour n'être pas apperçu de moi, et pour m'inquiéter sur son absence..... Il m'entend peut-être.....

SCÈNE XII.

ALEXIS, JEANNETTE.

JEANNETTE.

C'est sa voix..... c'est lui!...

ALEXIS.

(*dans la surprise de la joie.*) Oui.... Oui, Jeannette.
(*ils s'embrassent avec ardeur.*)

JEANNETTE.

Comment tu es arrivé, et tu n'es pas venu me voir.

ALEXIS.

J'arrive à l'instant. J'allois me rendre chez mon père et delà j'aurois été chez le tien. ... Pourrois-tu penser que j'aurois oublié Jeannette ? ne te rappelle-tu pas toi-même du moment de notre séparation.

Air : *la jeune Ermance dans Ferrare.*

L'ennemi ménaçait la France,
Tu consentis à mon départ.
En te quittant, sur ma constance
Je te rassurai d'un regard.
La paix me rend à mon amie,
Et fidèle à mes sentimens,
A l'amour, comme à ma patrie
J'aurai tenu tous mes sermens.

JEANNETTE.

Alexis, j'ai pensé comme toi. N'attaches pas à mes reproches une amertume que je n'y mets pas.

Air : *vaudeville de l'officier de mérite.*

Je faisois pendant ton absence,
Souvent des vœux pour ton retour ;
Mais à la gloire de la France
Je savois unir mon amour.
Toujours la même ton amie
A conservé ce sentiment
Et je pensois à ma patrie
Quand je songeois à mon amant.

ALEXIS.

Ah ! Jeannette, jouissons entièrement du plaisir de nous revoir et laisse-moi me livrer au bonheur de t'aimer encore plus, s'il est possible, qu'avant mon départ.

Air : *dans le cœur d'une cruelle.*

L'amour seul après la guerre
Domine au cœur d'un Français ;

Des camps il vole à Cithère ;
Il aime mieux à la paix.
Lorsqu'elle est faite ,
Plus de combats meurtriers ,
Tête à tête
L'amour prépare aux guerriers
Douce conquête.

Puissè-je , Jeannette, être ainsi vainqueur à la paix!

JEANNETTE.

N'en doute pas , mon ami. Tu ne courras pas pour le devenir les mêmes dangers qu'à la guerre. Et , dis-moi , n'as-tu jamais craint de mourir au milieu des combats?

ALEXIS.

Non , Jeannette.

Air : *tombez , tombez trônes des rois.*

De voir s'éloigner son trépas
Le guerrier marque-t-il l'envie ,
C'est pour être à plus de combats
Qu'il voudroit prolonger sa vie. *bis.*
Un Français ne craint point la mort *bis.*
Quand pour compagne elle a la gloire.
Du mourant le dernier effort
Décida souvent la victoire. *bis.*

JEANNETTE.

Allons , Alexis , entrons chez ton père. Tu ne sais sans-doute pas qu'il a changé de demeure ; voici sa maison. Tu ne t'en croyois pas si près. Mais il nous faudra frapper fort. Ton père et le mien courent le Village et ta mère s'est renfermée de dépit, parceque nous devons célébrer aujourd'hui la fête de la paix.

ALEXIS.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas célébrée plutôt ?

JEANNETTE.

Nous n'en avons appris la nouvelle qu'aujourd'hui.

ALEXIS.

Mais, qui inspire donc à ma mère cette haine pour la République ?

JANNETTE.

C'est le vieux curé et monsieur Thomas le fils de notre ancien bailli.... Puisque tu es de retour, tu feras changer facilement d'opinion à ta mère, il n'est pas possible qu'elle refuse d'en croire son fils.

ALEXIS.

Comment le vieux curé, je pensois qu'il n'étoit plus ici; et ce Thomas, il n'a donc rejoint aucun bataillon.

JEANNETTE.

Non, malheureusement, et pendant ton absence il m'a bien tracassée.

ALEXIS.

Il ne le fera plus.... Frappons Jeannette. (*ils frappent à la porte de la maison de Simon.*)

JEANNETTE.

On ne nous entend pas.

ALEXIS.

Frappons plus fort.

SCÈNE XIII.

ALEXIS, JEANNETTE, MATHURINE.

MATHURINE *à la fenêtre.*

Qu'est-ce que ce bruit? . . retirai-vous.

ALEXIS.

C'est moi, ma mère. . . c'est Alexis.

MATHURINE.

Je ne te reconnaissons pas.

ALEXIS.

Serait-il possible, ma mère? Je vous reconnais bien moi.

Air : *des petits Montagnards.*

Par les fatigues de la guerre
Mes traits sans-doute ont pu changer,
Mais pas assez pour qu'une mère
Ne voye en moi qu'un étranger. *bis.*
A votre fils c'est faire injure;
Et pouvez-vous craindre une erreur
Lorsque la voix de la nature
Vous nomme sans cesse à mon cœur.

MATHURINE.

Je n'donnons pas dans ces biaux complimens. Je ne te connaissons pas, je te le répétons.

(*Alexis se désole.*)

JEANNETTE.

C'est certainement lui, Mathurine. Je l'ai reconnu moi, sitôt que je l'ai revu.

MATHURINE.

I n'manquait pus que toi pour m'en imposai.

JEANNETTE.

Mais, Mathurine, je ne vous en impose pas.

Air : *tout le monde m'abandonne.*

Voyez comme il se désole. .
Parle à ta mère, Alexis. . .
Il a perdu la parole. . .
Daignez plaindre votre fils. . .
Daignez plaindre. . . . . *bis.*
Daignez plaindre votre fils.

MATHURINE.

Ce pleureux n'peut êtr'un bon soldat.

JEANNETTE.

Cesse donc de pleurer et parle. . .

ALEXIS.

Air : *la comédie est un miroir.*

De la guerre au sein des fureurs,
Dans les camps, parmi les alarmes
Jamais la crainte ou les douleurs
Ne m'avoient arraché de larmes.
De sa mère être méconnu,
Ah! quel sort, ah! quelle souffrance.
Par ce coup un fils abattu
N'a que ses pleurs et son silence.

MATHURINE.

Pisque la parole t'est revenue, je verrons maintenant si t'es mon fils à ta manière de m'répondre. D'où viens-tu?

ALEXIS.

Vous le savez ma mère, je reviens de l'armée d'Italie.

MATHURINE.

Air : *l'amour dans le cœur d'un français.*

Tu combattis contre ton roi.

ALEXIS.

Aux despotes j'ai fait la guerre.

MATHURINE.

Toi, mon fils! non, retire-toi.
Je n'voulons pas être ta mère.

ALEXIS.

Comme moi, chacun des soldats,
A la patrie,
Offroit sa vie
Et vouoit son cœur et son bras.

MATHURINE.

Tu crois t'excusai p't'être, parcequ't'as fais com' les autres. Eh! ben r'tourne auprès d'eux. (*elle referme brusquement la fenêtre.*

SCÈNE XIV.

JEANNETTE, ALEXIS.

ALEXIS.

Je ne sais où j'en suis, Jeannette. . . . elle ne veut pas me reconnoître, parceque j'ai été à l'armée et elle me dit avec humeur d'y retourner.

JEANNETTE.

Elle ne croit pas la paix faite, elle le répète sans cesse.

ALEXIS.

C'est ce vieux curé, c'est ce monsieur Thomas; ils me le paieront.

JEANNETTE.

Ils ont tort en effet. . . S'ils gardoient encore pour eux leur sotte opinion; mais. . . les aristocrates abusent toujours de la foi des gens simples.

SCÈNE XV.

ALEXIS, JEANNETTE, MARTIN, SIMON. (*ces deux derniers à demi-ivres,*)

MARTIN.

Si j'n'avons la barluë, c'est ton fils, Simon, et Jeannette déjà avec li.

ALEXIS.

(appercevant Simon et Martin et courant vers eux.)

Ah ! mon père, (*il l'embrasse.*) Ah ! Martin.

SIMON.

Queu plaisir, m'n ami ! . . t'as ben cru, c'me semble.

MARTIN.

C'n'est pas étonnant, tous ceux qui r'viendront des frontières, seront grands, grands. . . qu'en dis-tu, Jeannette ?

JEANNETTE.

Je le trouve le même, mon père.

SIMON.

Il a un peu bruni, tant seulement.

JEANNETTE.

Cela devoit être. . . . .

Air : *fournissez un canal au ruisseau.*

En tems de paix, dans les garnisons
Le soldat soigne sa figure,
Et le militaire poupon
Paraît un soldat en peinture.
En guerre le teint du métier
Laisse moins douter du courage.
On trouve, on lit sur le visage
Le signalement du guerrier.

ALEXIS.

Tu ne blâmes sans doute pas la bonne tenue du soldat dans les garnisons : la propreté est la décence du militaire.

SIMON.

Allons, viens voir ta mère, Alexis. . . Eh ! bien tu ne me réponds pas.

JEANNETTE.

Vous allez renouveler son chagrin..... il a voulu entrer dans la maison, Mathurine a fait semblant de ne pas le reconnoître, elle a ouvert la fenêtre seulement et l'a refermé avec colère après avoir reproché à Alexis...

ALEXIS.

Jeannette, épargne ma mère.

SIMON.

Elle dit la vérité. Ta mère est devenue aristocrate graces à.... Je ne voulons pas te les nommer, de peur.... Je te défendons même de leur rian dire.... Il faut les méprisai.... Mais j'connoissons un moyen d'te reconciliai avec ta mère, faut en pravenir la ci-devant baronne, la citoyenne Melcour, c'est une brave femme, elle, quoique noble jadis et mère d'émigrés.

ALEXIS.

Elle a eu des bontés pour moi dans mon enfance.

SIMON.

Elle a été constamment patriote dépis la révolution,

Air : *ce fut par la faute du sort.*

J'en ons remarqué quelque fois
Qui, parmi ste ancienne noblesse,
Savont se soumettre à nos Lois
Avec franchise et sans bassesse.
De l'Égalité quand leurs cœurs
Ont reconnu les avantages,
I'ne pardont pus rien d'ailleurs;
Car leurs vertus ont nos hommages.

MARTIN.

Pour qu'Alexis n'nous quitte pas, tu vas, Jeannette, aller chez la ci-devant baronne. Al t'aime, al viendra

aussitôt que tu l'en prieras. Alexis, en attendant, nous racont'ra queuque chose d'la guerre . . . (*Jeannette sort.*) . . . Eh! morguienne voilà le vieux Francœur qui vient à propos.

ALEXIS.

Je vais au-devant de lui.

MARTIN.

Laisse-le approcher.

ALEXIS.

Songez, Martin, que c'est un vieillard. Je lui dois ce. . . (*Il fait quelques pas vers Francœur.*)

SCÈNE XVI.

MARTIN, SIMON, FRANCOEUR, ALEXIS.

FRANCOEUR. (*il a la voix cassée.*)

Mort de ma vie! j'ai rencontré un joli garçon, qui se dit'on camarade; il m'a appris que tu allois arriver et j'accours.

ALEXIS.

Papa Francœur, vous avez bien de la bonté.

SIMON.

Tu ne m'as pas parlai de ton camarade.

ALEXIS.

Je lui avois recommandé de m'attendre sur cette place. Il court maintenant le Village; il aime à s'amuser et à amuser les autres.

FRANCOEUR.

Il m'a conté, à moi, un peu l'histoire de votre guerre. Mille bombes ! ce sont des miracles. Je vois bien que les gazettes n'en rapportoient encore que la moitié . . . si vous saviez, Simon, si vous saviez, Martin, ce qu'il m'a dit. . . . c'est incompréhensible.

Air : *des bergères du hameau.*

(*avec enthousiasme.*)

Ils prenoient des villes d'assaut :
Rarement formoient de siège.
Sur des monts couverts de neige
Gravissoient presque d'un saut :
Pour gagner à l'autre rivage,
Malgré tout le feu des canons,
Ils se rendoient maîtres des ponts,
Ou traversoient à la nage.

Ce pont de Lodi surtout. . . .

SIMON.

Dis-nous donc, Alexis.

ALEXIS.

Je vous raconterai tout cela mon père, mais il y en a long, et mon camarade qui passera quelques tems chez vous, si vous le permettez, m'aidera dans le recit.

SIMON.

Je l'recevrons de bon cœur.

MARTIN.

J'les écouterons avec plaisir l'un et l'autre

FRANCOEUR.

Ventrebleu ! je ne reviens pas de ce que m'a raconté ton camarade, des généraux et des soldats ; ce sont vraiment des prodiges.

ALEXIS.

C'est bien simple cependant. Les généraux d'autrefois prétendoient savoir tout et les soldats étoient obligés de paroître ne rien savoir; aujourd'hui nos généraux nous permettent d'être aussi habiles qu'eux et savent se battre aussi bien que nous.

Air : *des revenans.*

Par-tout vainqueur comme invincible,
Au Français rien n'est impossible :
J'en fais l'aveu.
La guerre a sous la République.
Perdu son ancienne tactique.
Ce n'est qu'un jeu.

MARTIN.

Ceux qui revenoient ici de la guerre avant toi le disiont, et j'avions de la peine à les croire.

ALEXIS.

Il faut excepter néanmoins quelques circonstances où nos généraux ont fait preuve de connaissances dans l'art, Buonaparté principalement, mais c'est un génie....

SIMON.

Les généraux des autres armées s'étiont donc distingués aussi....

ALEXIS.

Oui, mon père. Une des choses les plus remarquables est la retraite glorieuse de....

FRANCOEUR.

Ah! j'ai entendu parler de celle-là.... Mais, morbleu! il faut cesser d'être émerveillé. Je vois bien à présent pourquoi vous avez eu des succès si étonnans.

Air : *Amour commence le tableau.*

Ils deviennent moins merveilleux
Et je m'accoutume aux miracles.
Toujours vous deviez être heureux
Et surmonter tous les obstacles.
Si vous avez fait en deux ans
Plus que moi dans toute ma vie,
Helas! je servois les tyrans
Et vous serviez votre Patrie.

ALEXIS.

Vous faisiez encore trop pour les rois.

FRANCŒUR.

Ce n'est que trop vrai. Le plus souvent nous n'obtenions rien ou ce n'était qu'une demie solde trop foible pour pouvoir vivre. Au retour du service, nous finissions par être ordinairement les valets d'un seigneur, sous le titre de garde-chasses et nous avions l'humiliation de quitter l'uniforme pour prendre sa livrée.

ALEXIS.

Moi, papa Francœur, je conserverai et je porterai le mien dans les plus beaux jours de ma vie, à toutes les fêtes nationales et sur-tout le jour de mon mariage.

MARTIN.

Tu s'ras estimé sous s'te habit. I conviendra à tes nôces. Tu l'portois les jours de batailles.

FRANCŒUR.

Et de victoire.

ALEXIS.

C'est tout un.

FRANCŒUR.

Eh! bien, mon ami, il y a des gens qui ne veulent pas même porter la cocarde.

SIMON.

C'est qu'i'l' n'aimont pas des trois couleurs, ils la voudriont d'une seule....

MARTIN.

Mais pisqu'Alexis parloit de son mariage; songeons-y, Jeannette n'en s'ra pas fachée.

SIMON.

Ni moi non plus, I s'conveniont, mon fils a eu de l'éducation comme ta fille.

ALEXIS.

Vous remplirez mes vœux et.....

MARTIN.

Chut, chut, j'entendons la citoyenne Melcour et Jeannette.

SCÈNE XVII.

MARTIN, SIMON, LA CITOYENNE MELCOUR, JEANNETTE, FRANCOEUR, ALEXIS.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Je erai ce tte démarche, Jeannette, et ce sera avec bien du pl aisir.

MARTIN. *et tous les autres (excepté Jeannette).*

Bonjour madame.... Bonjour citoyenne.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Dites citoyenne, mes enfans, ce titre me plait. J'en connois tout le prix. J'ai oublié les sottises de l'ancien

régime et j'ai sans peine également renoncé à des distinctions injustes.

Air : *tous les pas d'un discrèt amant.*

De bon cœur aux lois j'ai soumis
De mes préjugés l'habitude ;
Pour le bonheur de son pays
Aucun sacrifice n'est rude.
Je vois au déclin de mes ans
La liberté de ma patrie.
Je voudrois être à mon printems
Pour la voir embellir ma vie.

Où est donc, Alexis ?

SIMON.

Avance donc....

ALEXIS.

Je....

LA CITOYENNE MELCOUR.

Vous n'étiez pas timide ainsi en présence de l'ennemi.

FEANCŒUR.

Je vous en réponds, citoyenne.

ALEXIS.

La reconnoissance me....

LA CITOYENNE MELCOUR.

Ce sentiment se bégaye ordinairement, il est d'autant plus vrai qu'on est embarassé de lui trouver des expressions.

ALEXIS.

Je n'oublierai jamais....

LA CITOYENNE MELCOUR.

Il me rappelle l'aîné de mes....

SIMON.

Vous pouvai l'nommai l'aîné de vos fils.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Pardonnez, je devrois l'avoir totalement oublié. Il a quitté. . . .

MARTIN.

Sa mère

LA CITOYENNE MELCOUR.

Il en a quitté deux . . . . Laissons cela . . . . éloignez-vous un peu afin de n'être pas apperçus de Mathurine lorsqu'elle m'ouvrira sa porte. cette précaution est utile à mon projet. (*les quatres hommes et Jeannette se retirent dans une des coulisses du même côté que la maison de Simon.*

SCÈNE XVIII.

LA CITOYENNE MELCOUR, MATHURINE.

LA CITOYENNE MELCOUR (*appellant.*)

MATHURINE, Mathurine.

MATHURINE (*ouvrant la fenêtre.*)

J'ons reconnu votre voix, madame.

LA CITOYENNE MELCOUR,

Je veux causer avec vous.

MATHURINE.

J'allons descendre, madame.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Toujours madame. Je n'ai pu encore lui faire abandonner cet ancien usage. . . .

MATHURINE (*ouvrant et refermant presque aussitôt la porte.*)

Entrez vite, madame, et permettez que je referme la porte.

SCÈNE XIX.

MARTIN, SIMON, FRANCOEUR, ALEXIS, JEANNETTE.

SIMON.

J'ons entendu refarmer la porte, j'pouvons reparaître C'est une ben digne femme, la citoyenne Melcour.

ALEXIS.

Vraiement oui, mon père.

JEANNETTE.

Elle est si bienfaisante.

MARTIN.

Al n'cherche qu'l'occasion d'obliger .... Quand i a dans le Village des militaires, al veut les loger de parférance, ou en plus grand nombre que les autres habitans. Al place sans façon à sa table les simples soldats.

FRANCOEUR.

Ce n'étoit pas de même autrefois. Il n'y avoit que les officiers qui mangoient avec les nobles.

ALEXIS.

Aujourd'hui les soldats sont accueillis partout quand leur conduite répond....

FRANCOEUR.

Ils méritent tous de l'être, ils sont si braves....

ALEXIS.

Ce n'est pas assez d'être courageux, papa Francœur, il faut être soumis à la discipline militaire. Le soldat qui s'en écarte perd la considération et l'estime de ses concitoyens. Il se fait mépriser ou haïr dans les garnisons, et il expose l'armée en campagne.

Air : *résiste-moi, belle Aspasie.*

En recevant le militaire
Ami de l'ordre, ami du bien, *bis.*
Dans ses foyers le citoyen
Doit l'accueillir comme son frère.
Au combat même la vertu
Rend le courage magnanime,
Et de tout tems on a vaincu
L'ennemi qu'on force à l'estime.

On exige des mœurs des citoyens de toutes les professions, dans une République; et la profession de soldat ne doit à cet égard le céder à aucunes.

SIMON.

Eh! bien, après avois été bon soldat, tu seras bon mari. J'le demandons à Jeannette.....

MARTIN *d'un ton goguenard.*

A moins qu'al n'aime mieux monseu Thomas.

JEANNETTE.

Je ne veux pas être baillive.

FRANCOEUR, *gaîment.*

Ce seroit pourtant bien honorable.

JEANNETTE.

Air : *eh! ne vendez la peau de l'ours.*

Papa Francœur, et vous, mon père;
Vous aimez à vous égayer.

Un tel époux ne peut me plaire
Et je n'en veux pas essayer.
Thomas parjure à sa patrie
Seroit-il déjà magistrat,
Je lui préfère le soldat
Qui pour elle risqua sa vie. *bis.*

ALEXIS, *tendrement.*

Ah! Jeannette!...

SCÈNE XX.

MARTIN, SIMON, FRANCOEUR, ALEXIS, JEANNETTE, ARLEQUIN, THOMAS, UNE VILLAGEOISE.

(Arlequin et la villageoise poursuivant Thomas qui paroît se facher et chercher à se débarasser d'eux)

ARLEQUIN.

Comment, entêté que vous êtes?

THOMAS, *frappant du pied.*

Oui, oui,

Air : *ah! v'là qu'est donc baclé.*

Louis XVIII triomphera
Et l'empereur le seconde.

LA VILLAGEOISE.

Oh!.. très promptement il fera
J'n'en doutons pas le tour du monde.

THOMAS.

En voyageant, il regnera.

ARLEQUIN.

Sur l'univers!... Bon, comme çà!

THOMAS.

Vous avez beau dire, louis XVI aura cette fois un successeur.

MARTIN *à Simon, Francœur, Alexis et Jeannette qui veulent parler.*

Ne disons mot. Il n'nous appercevont pas. Écoutons.

LA VILLAGEOISE.

même air que le précédent.

Mais stilà qu'es trépassé,
Valait autant que ses frères.
Et pisqu'le trône est renversé
I n'y boutront pas leu derrières.
N'sais tu pas que la nation
A rafflé la succession..... *bis.*

ARLEQUIN.

Elle n'a repris que son bien.

LA VILLAGEOISE.

J'l'entendons ben d'ste magnière.

ARLEQUIN.

Bravo, bravo.

MARTIN, *rompant le silence.*

Fort ben, commère.

LA VILLAGEOISE.

C'est endêvant, ce monseu Thomas, j'sommes à ses trousses d'pis une heure, sans l'persuadai.... I croit toujours au r'tour des émigrés et nous soutiant que j'avons la guerre.

ALEXIS.

Eh! bien Arlequin, tu ne m'apperçois pas.

ARLEQUIN.

Pardon, mon ami, je m'étois caché pour me faire un peu chercher par toi .... mais le papa (*montrant Francœur*) que tu vois, m'a entraîné pour lui raconter une partie de nos campagnes et puis cet aristocrate (*montrant Thomas*) que j'ai voulu corriger est venu m'interroger de nouveau et m'a fait perdre du tems.

ALEXIS.

Mon père, c'est le camarade dont je vous ai parlé.

SIMON.

(*à part.*) (*haut.*)

(Sa figure est ravenaute.) J'vous invitons, citoyen, à vous défatiguai pendant quelques tems chez nous.

ARLEQUIN.

Volontiers pour quelques jours seulement.

Air : *l'amour est un enfant trompeur.*

Thalie a presser mon retour
Vers Paris me convie.
Près d'Alexis plus long séjour
Eut comblé mon envie.
Car sous le toît de l'amitié
Je voudrois passer la moitié.
La moitié de ma vie..... *bis.*

Mais il faut que je parte incessamment.... Ce sera avec beaucoup de regrêt que je quitterai mon camarade.

ALEXIS.

Je ne serai pas le seul objet que tu pourras regretter. Regarde Jeannette que je vais épouser.

ARLEQUIN.

J'ai entrevu mam'selle comme j'arrivois.... Elle a fui devant moi.

JEANNETTE.

Je ne savois pas alors que vous étiez un ami d'Alexis.

ALEXIS.

Elle n'a pas eu tort d'avoir peur de toi.... Tu es un égrillard.

ARLEQUIN.

Eh! qu'aurois-tu à craindre.... tu n'es pas un homme de plume.

Air : *non, non Doris ne pense pas.*

Gens à bureaux et magistrats,
Tous de la classe moutonière,
Regardent prudemment le cas
Comme un accident ordinaire.
Mais jamais de jeunes guerriers
L'hymen ne décora la tête.
Sur des fronts couverts de lauriers
Il ne peut placer son aigrette.

LA VILLAGOISE (*à Thomas qui cherche à lui échapper.*)

Vous ne m'échapperai pas, monsieu Thomas. Je vous gardons jusqu'à la célébration de la fête ou je vous conduirons malgré vous, vous taterai ainsi de la paix.

MARTIN.

C'est bien fait, i ne venoit jamais aux fêtes civiques.

SIMON.

I n'est pas l'seul qui y manquoit, j'ons vu des fonctionnaires s'en dispensai.

Air : *Jupiter un jour en fureur.*

Il en est qui ne prenont point
D'part à l'allégresse publique.
Le jour d'une fête civique

I mettont l'mauvais pourpoint,
Du peuple qu'il danse ou qu'il rie;
J'les voyons toujours s'éloigner.
Chacun d'eux semble étranger
Au sein de la Patrie.

SCÈNE XXI.

Les précédens et JOSEPH *négre.*

JOSEPH.

VENI moi cherché citoyenne Melcour.

MARTIN.

Elle est chez Mathurine, elle en sortira bientôt, Joseph.

ARLEQUIN.

Il a le teint nn peu blafard comme moi.

LA VILLAGEOISE.

Oh! ben j'n'aimons pas à voir les négres. J'ons ouï dire qu'ils ont tué les blancs dans les Isles. Ils étoient trop méchans encore pour avoir de sitôt leu liberté.

JOSEPH.

Vous qu'allez contre la Loi. . . .

Air : *noir mais pas si diable.*

Moi quitter esclavage
Mais moi pas aimer sang.
Noir demeurer visage
Et cœur dévénir blanc:
Aux isles liberté,
Si causer cruauté,

Moi pas voulé carnage ;
Moi bon citoyen sage,
Ici par mariage
Qu'eques jours avoir enfans ;
Fanfans, fanfans,
Qui seront (*bis*) petits blancs.

JANNETTE.

Joseph a toujours été bon.

JOSEPH.

Citoyenne, vous toujours bonne aussi. . . . (*voyant arriver la citoyenne Melcour.*) Ah ! ah ! citoyenne Melcour cal est arrivée. . . .

SIMON.

Un moment, Joseph, n'li parlai pas encore.

SCÈNE XXII et DERNIÈRE.

Les précédens, LA CITOYENNE MELCOUR ET MATHURINE.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Je suis bien aise, Mathurine, que vous vous soyez rendue à mes raisons.

MATHURINE.

J'voyons ben à présent qui m'trompiont, qui auroit dit cela du vieux curé ?

LA CITOYENNE MELCOUR.

Alexis, venez embrasser votre mère.

ALEXIS.

Ma mère, quel Bonheur !

MATHURINE.

J'avons eu tort, mon fils.

Air : *de vous encenser constamment.*

Lorsqu'à la Patrie, à la Loi,
Alexis, tu t'montrois fidèle ;
J'étions ben injuste envers toi
De te traitai comme un rébelle.

ALEXIS.

Alexis ne s'en souvient pas.

MATHURINE.

J'ons causé ta douleur amère.

ALEXIS.

J'ai tout oublié dans vos bras
N'ai-je pas retrouvé ma mère.

MARTIN, SIMON, FRANCOEUR, ARLEQUIN, LA CITOYENNE MELCOUR, JEANNETTE.

Elle le serre entre ses bras
Alexis retrouve sa mère.

SIMON.

Ma femme, je sommes ravi.... (*à la citoyenne Melcour.*) Citoyenne, je vous remercions ; je n'saurons comment reconnoître c'sarvice.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Je me suis obligé moi-même, en reconciliant le fils et la mère. Cela fait, il n'étoit pas difficile, mes enfans, de décider Mathurine à aimer sa Patrie. Les bonnes mères sont toutes citoyennes.... Mais voilà Thomas, pourquoi se cache-t-il derrière les autres ?

LA VILLAGEOISE.

J'le retenons ici malgré li.

MARTIN.

J' ne pensons pas, citoyenne, que vous convertissiez celui-ci.

FRANCOEUR.

J'en doute fort, citoyenne.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Pourquoi donc?.... Mathurine, je vais lui lire la lettre....

MATHURINE.

Al fera effet.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Approchez, Thomas. Vous connoissez l'écriture de mon....

THOMAS.

De votre fils, madame.

LA CITOYENNE MELCOUR.

(*d'un air attendri.*)

Non, il ne m'a jamais écrit.... c'est de mon cousin l'émigré....

THOMAS, (*avec joie.*)

Du seigneur de ce Canton....

LA CITOYENNE MELCOUR (*d'un ton sérieux.*)

Il ne l'est plus.... écoutez : (*elle lit.*)

» C'en est fait, ma chère cousine ; l'indépendance de » la République française est reconnue de toutes les puis- » sances, à l'exception de l'Angleterre qui sera forcée » sous peu d'en faire autant. La paix est définitivement

» conclue avec l'Empereur. Toutes nos espérances sont » évanouies. Que ne vous ai-je cru? . . . Montrez ma lettre » à ceux qui tiennent aveuglement encore au parti des » émigrés. Ils ne peuvent plus rien pour nous que nous » plaindre. Que pour leur propre intérêt ils se rallient au » Gouvernement. . . Je ne puis continuer. . . mes larmes » coulent. . . . Adieu pour toujours.

Votre infortuné cousin,

MORVILLE.

Voyez la signature.

THOMAS, (*soupirant.*)

C'est elle.

MATHURINE.

Rendez-vous, comme moi. C'est vous et le vieux curé qui m'trompiont.

(*Thomas garde le silence et paroît déconcerté.*)

MARTIN.

Eh! ben, vos gazettes!

ARLEQUIN, (*faisant semblant de se servir de son fouet.*)

Faut-il que je recommence?

ALEXIS.

Non, non, mon camarade, qu'il change librement.

FRANCOEUR.

C'est juste.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Ne résistez pas plus long-tems, Thomas.

SIMON.

On diroit qui faut le forcai comme les puissances. Faites donc vot paix avec la Patrie.

MARTIN.

Au lieu de devenir Bailli, j'ferons de vous le Juge-de-paix du Canton.

THOMAS.

Allons.

Air : *fanfare de saint-cloud.*

Terminons notre querelle
Je me résigne à mon sort.
Votre cause est la plus belle,
Les vaincus ont ma foi tort.
Je vois clair dans cette affaires,
Bien fou qui voudroit un roi.
Si j'aimai beaucoup la guerre
C'est qu'on la faisoit sans moi.

(*à Jenanette.*)

Jeannette ne m'aime pas.

MARTIN.

Vous le savez, j'l'ons promise à Alexis.

MATHURINE.

J'n'y pensions plus, compère, à leu noces. Alexis, j'y consentons.

ALEXIS.

Ma mère!

SIMON.

Jeanenette; tu deviendras ma fille.

JEANNETTE.

Je le désirois depuis longtems.

MARTIN.

Et nous. Citoyen Thomas, car vous êtes maintenant

ctoyen, je vous prions d'assistai sans rancune au mariage.

ALEXIS, (*à Arlequin*)

Je compte, mon camarade, sur quelques couplets de ta part pour mes noces. Je t'invitons même à en faire pour la fête de la paix dans notre Village. Mais tu n'a pas le tems nécessaire.

ARLEQUIN.

Je ferai les uns et les autres.

Air : *cet arbre apporté de Provence.*

Quand chaque jour dans ses conquêtes,
Improvise un héros français,
Il apprend à tous les poëtes
L'art d'improviser leurs couplets.
Veux-je une rime qui s'allie
Au nom sacré de Liberté
Je songe aux vainqueurs d'Italie
Qui pour chef ont Bonaparté.

JOSEPH, (*à la citoyenne Melcour.*)

Moi, averti vous, citoyenne, Fête pour la paix dans une heure.

LA CITOYENNE MELCOUR.

Je le savois.

MARTIN.

J'le savions tous. Et j'allons mettre, Simon et moi, not'habit d'décade pour y allai ; et dans trois jours j'irons dans le même habit à leu noces. (*montrant Alexis et Jeannette.*)

VAUDEVILLE.

Air : *des Visitandines.* (*ou à noter.*)

ALEXIS.

Après une guerre sanglante
Quand je retrouve à mon retour
Un père, une mère, une amante,
Doux repos et plaisirs d'amour.
Est-il jouissance plus pure
Pour eux et pour moi désormais ?
Joffre mes lauriers à la Paix,
A la Patrie, à la Nature.

JEANNETTE.

Je t'aimerai toute ma vie.
A ton cœur le mien répondra,
Tu fus fidèle à ta Patrie
Ton épouse te le sera.
Je ne deviendrai point parjure
Ah ! crois au serment que je fais,
Il est mon hommage à la Paix,
A la Patrie, à la Nature.

FRANCŒUR.

Jadis les soldats les plus braves
Aux hauts grades n'arrivoient pas.
Des rois nous étions les esclaves
Et les nobles avoient le pas.
Nous ne craignons plus cette injure,
Nous sommes citoyens Français :
Guerriers sourions à la Paix,
A la Patrie, à la Nature,

MATHURINE.

Sans rien savoir en politique,
Je formions d'imbécilles vœux,
Je détestions la République,
Qu'est faite pour nous rendre heureux ;

Des mechans j'connoissons l'allure
Je s'rons moins simple désormais
Et j'ouvrons not'cœur â la Paix,
A la Patrie, à la Nature.

MARTIN.

Un oisif, un homme inutile
Obtenoient jadis les respects
L'Français libre n'est plus futile
Chez lui ces gens-là sont suspects.
Gens de méquier, quel bon augure
Je s'rons estimés désormais
J'devrons ste justice à la Paix,
A la Patrie, à la Nature.

SIMON.

Dévouais à la servitude
Par nos usages et nos Lois.
L'esclavage étoit habitude.
Les souliers même étoient étroits.
J'ons quitté l'ancienne chaussure
Al n'convenoit pas aux Français.
J'sommes libres grac'à la Paix,
A la Patrie, à la Nature.

ARLEQUIN.

Sur le théâtre le cinisme
Dictoit autrefois mes chansons
De bonnes mœurs et de civisme
Je donne aujourd'hui des leçons.
Mais de ma caustique censure
Qu'on ne redoute plus les traits,
J'en fais sacrifice à la Paix,
A la Patrie, à la Nature.

(*Au public.*)

Air : *sur tous les murs en cent façons.*

Au froid calcul de la raison
Ne soumettez pas cet ouvrage,
De la gaîté c'est la saison.
Elle a produit ce badinage.
A l'Auteur n'est-il pas permis
De compter sur votre indulgence.
Ce jour même vos ennemis
Ont droit à la clémence.

FIN.

Nota. L'Auteur de cette petite pièce, échappée à de courts loisirs et à l'élan du civisme, déclare se conserver la propriété aux termes des Lois. En conséquence les entrepreneurs de Spectacles devront s'adresser à lui, pour obtenir la faculté de la faire représenter. L'Auteur a autorisé seulement, à la vente des exemplaires, le citoyen Barazer, Imprimeur.

Omission à la scène VI. Le couplet chanté par Simon, est sur l'air : *des simples jeux de son enfance.*